

Tâhâ Husayn : Trahison ou Universalisme ?

par Meftah TAHAR

Parce qu'il avait mis en cause librement dans sa recherche l'authenticité de la majeure partie de la littérature préislamique, Ṭâhâ Ḥusayn a été accusé d'«infidélité» à l'Islam. Parce qu'il s'était entêté à propager dans le milieu égyptien la pensée française, il a été qualifié de «traître» à la communauté arabe et d'«ambassadeur extraordinaire de la France, diffusant en Egypte et ailleurs l'anti-islamisme de celle-ci et consolidant son pouvoir sur les pays musulmans auxquels elle fait subir variété de malheur et de souffrance» (1).

S'il est vrai que l'esprit conservateur et traditionnel, hostile à toute innovation, était à l'origine de ces accusations, il n'en est pas moins vrai que celles-ci reflètent une réalité historique du monde arabe qui, vivant sous le joug de la colonisation et luttant pour retrouver son authenticité et sa propre identité culturelle, considérait tout modèle importé de l'Occident comme pernicieux. Dans ce contexte historique de lutte du colonisé contre le colonisateur, tout apport de l'étranger risquait de paraître une trahison à la cause nationale. Le danger que représentait l'imitation de l'Europe était d'autant plus grand que le monde arabe n'apparaissait pas suffisamment armé pour pouvoir assimiler sans dommage l'influence de la «modernité» rationnelle et technique de l'Occident.

Pourquoi Ṭ. Ḥusayn s'est-il, dans ce contexte, donné la

(1) Cf. Ṭ. ḤUSAYN, *Naqd wa Iṣlâḥ*, 3ème éd., Beyrouth, Dâr al-'ilm li l-malâyin, 1964, p. 274.

tâche de propager les lettres étrangères, et particulièrement françaises, dans le monde arabe ?

Remarquons tout d'abord qu'une analyse tant soit peu attentive de l'œuvre du critique égyptien suffit à écarter la présomption qu'il eût pu vouloir « franciser » ou « occidentaler » le monde arabe ou sa littérature. Nous le voyons au contraire, sa vie durant, lutter avec véhémence pour la revalorisation de la littérature arabe. Le rôle de premier plan que l'ensemble même de son œuvre a joué dans la renaissance des lettres arabes n'est-il pas l'illustration la plus évidente de cette lutte et l'argument le plus décisif contre ses accusateurs ? Mieux encore, nous le voyons critiquer clairement et sévèrement ceux qui dénonçaient l'archaïsme de la littérature arabe. Dans *Hišâm wa Naqd*, par exemple, il reproche à un critique égyptien de considérer la littérature arabe ancienne comme dépassée et sans plus aucune importance, et d'inciter les jeunes à l'abandonner pour étudier à sa place la littérature européenne. Rappelant qu'il fut le premier à tenter l'impossible pour propager les lettres européennes dans le monde arabe, Tâhâ Husayn précise que ce n'était nullement dans la perspective d'abandonner notre littérature. Il s'agit pour nous, continue-t-il, d'établir un équilibre rationnel entre d'une part notre réenracinement dans le passé par un retour à nos sources littéraires, et d'autre part notre ouverture sur les lettres étrangères et les valeurs universelles. C'est sur ces deux bases qu'a été fondée la vie de nos ancêtres et que nous avons fondé notre vie moderne (2). En effet, écrit-il encore, « ce qu'il a y de plus remarquable dans la vie de notre littérature arabe, depuis ses époques les plus anciennes, c'est qu'elle se compose de deux éléments importants qu'on n'a pas besoin de grand effort ou de peine pour découvrir : l'un est intérieur et provient d'elle-même et de la nature même qui l'a produite, l'autre est extérieur et provient des nations qui sont entrées en contact avec les Arabes ou que ces derniers ont contactées

ainsi que des circonstances nombreuses et diverses qui ont entouré la vie des Musulmans et l'ont influencée au long des âges » (3). Cela n'est pas particulier à la littérature arabe. Celle-ci ne fait qu'obéir à la loi générale de tout phénomène social telle qu'elle a été formulée par Auguste Comte. « Notre littérature arabe, comme toutes les lettres vivantes, plutôt que tous les phénomènes sociaux, est composée de ces deux éléments considérés par Auguste Comte, l'un comme statique et stable, l'autre comme dynamique et évolutif » (4).

Croire donc qu'une littérature puisse vivre indéfiniment par elle-même sans rien recevoir de l'extérieur, c'est la vouer à la stagnation et, partant, à la mort. C'est parce que les lettres arabes continuaient à s'embourber dans un marasme séculaire qui avait failli éteindre leur lumière, que T. Husayn a compris qu'elles devaient ou s'ouvrir sur l'extérieur et renaître, ou mourir.

T. Husayn a sûrement été très impressionné, marqué même, par la largeur d'esprit et la clarté des horizons de son maître Gustave Lanson. Ce dernier écrivait, en 1917, dans une revue citée par T. Husayn :

« Il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour refuser d'envoyer un enfant à l'école de peur qu'il n'y corrompît la pureté originelle de son génie. Mais ce ne serait pas avoir l'esprit plus sain que de prétendre, à l'âge adulte, ne plus rien tenir que de soi-même, de son développement, de ses propres découvertes, et de refuser toutes les acquisitions dont on serait redevable à autrui » (5).

(4) *Ibid.*, p. 17. « L'étude positive de l'Humanité, écrit A. Comte, doit être décomposée en deux parties essentielles : l'une, statique, concerne la nature fondamentale du grand organisme; l'autre, dynamique, se rapporte à son évolution nécessaire » (A. Comte, *Textes choisis* par Jean LAUBIER, Paris 1967, p. 1). Ailleurs, rappelant une conception philosophique de Blainville, A. Comte écrit : « Tout être actif, et spécialement tout être vivant, peut être étudié, dans tous ses phénomènes, sous deux rapports fondamentaux, sous le rapport statique et sous le rapport dynamique, c'est-à-dire comme apte à agir et comme agissant effectivement » (*Cours de philosophie positive*, I, Paris, Schleuer, éd. 1907).

(5) *La Revue des deux mondes*, XXXVII (15 février 1917). Nous savons qu'à cette date T. Husayn était à Paris et suivait, entre autres, les cours de G. Lanson sur la littérature française. Nous avons montré ailleurs l'influence considérable qu'a exercée Lanson sur T. Husayn (voir notre étude *Tâhâ Husayn : sa critique littéraire et ses sources françaises*, Tunis, 1976, p. 21 et 113-128).

(2) *Hišâm wa Naqd*, Beyrouth, Dâr al-ilm li l-malâyin, 3ème éd., 1963, p. 68-70.
(3) *Alwân*, Le Caire, Ma'ârif, 1958, p. 13.

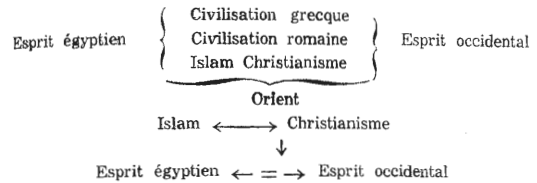
L'universalisme de G. Lanson et le rôle éminent qu'il assigne aux «influences étrangères dans le développement de la littérature française» ont sans doute incité T. Husayn à diffuser les lettres étrangères dans le monde arabe, afin d'aérer notre littérature, de l'aider à se moderniser, à s'adapter à l'actualité, à répondre aux aspirations des contemporains.

C'est donc pour enrichir notre littérature, la développer, lui donner un souffle nouveau que T. Husayn a voulu rapprocher la littérature européenne de l'esprit arabe, et non pour l'«occidentaliser» ou le »franciser».

Voyons maintenant dans quel esprit, sous l'influence de quelles convictions, T. Husayn a voulu que l'«avenir de la culture en Egypte» (6) soit directement inspiré de la culture européenne.

Paul Valéry ramène à trois les composantes de l'esprit occidental : 1) la civilisation grecque (avec sa littérature, sa philosophie, son art); 2) la civilisation romaine (avec sa politique et ses institutions); 3) le Christianisme (avec son incitation au Bien et à la Bonté). De cette analyse, T. Husayn déduit que les trois composantes de l'esprit égyptien sont : 1) la civilisation grecque (avec sa littérature, sa philosophie, son art); 2) la civilisation romaine (avec ses institutions politiques); 3) l'Islam (avec son incitation au Bien et à la Bonté) (7).

Or, le Christianisme est aussi oriental que l'Islam : les deux religions sont bel et bien nées au cœur de l'Orient (8). On peut estimer que le raisonnement de T. Husayn se développe selon le schéma suivant :



Certes, cette analyse est trop simpliste. T. Husayn semble avoir oublié que l'Islam n'est pas pour l'Egypte religieux seulement, mais aussi civilisation et qu'il a marqué le pays, qu'il le marque encore, d'institutions et de valeurs politiques, sociales, littéraires, artistiques. En fait T. Husayn se montre plus radical que Valéry lui-même. Ce dernier, en effet, n'a jamais considéré qu'il puisse y avoir dans l'Arabe de l'«Homo Europaeus». Pour Valéry, précisément, l'Européen est celui qui a subi les trois influences suivantes : celle de Rome du Christianisme et de la Grèce. C'est justement, pour lui, par ces trois influences que l'Européen se distingue de l'Arabe ou du Chinois :

«Il y a donc quelque trait bien distinct de la race, de la langue même et de la nationalité qui unit et assimile les pays de l'Occident et du Centre de l'Europe. Le nombre des notions et des manières de penser qui leur sont communes est bien plus grand que le nombre des notions que nous avons de commun avec un Arabe ou un Chinois» (9).

Pour comprendre T. Husayn, il convient tout d'abord de ne pas oublier qu'au moment même où il est fasciné par la culture occidentale, il est en révolte contre un monde qu'il estime plongé dans l'ignorance et l'obscurantisme, contre d'anciens maîtres qui brimaient tout effort d'innovation, livrés à «l'érudition vaine» à «la récitation des textes vêtustes» et à «la ratiocination et la rumination du passé» (10).

(6) *Mustaqbal al-iaqāfa fi Miṣr*, Le Caire, 1944, 404 p.

(7) *Ibid.*, p. 29-30. Pour les idées de Paul Valéry, voir *Variété*, I, Paris, Gallimard, 92ème éd., 1924. «Extrait d'une conférence donnée à l'Université de Zurich le 15 novembre 1922», p. 34-56.

(8) T. HUSAYN, *Mustaqbal...*, p. 28.

(9) Paul VALÉRY, *op. cit.*, p. 49.

(10) Ces expressions sont d'André Gide dans la préface à la traduction française de *Kitāb al-ayyām*, *Le Livre des jours* par Jean LECERF et Gaston WERT, Paris, Gallimard, 2ème éd.

Il lutte, certes, dans son *Mustaqbal at-taqafa fi Miṣr*, pour l'ouverture à la culture européenne, mais cela ne signifie nullement qu'il souhaite voir l'Égypte perdre son identité personnelle pour se dissoudre dans un monde qui n'est pas le sien. Bien au contraire il s'oppose à toute imitation aveugle (11), contre toute aliénation de la «personnalité nationale», contre tout reniement du passé ou du présent, contre tout abandon du patrimoine de l'Islam et de la langue arabe.

Ce que veut T. Husayn, c'est «que les moyens de la civilisation européenne soient ceux de la civilisation égyptienne, afin que celle-ci s'enrichisse, se développe et puisse répondre aux exigences de la modernité. S'il ose souhaiter «que l'Égypte intellectuelle soit une partie de l'Europe intellectuelle», c'est pour ajouter et souligner aussitôt que cela ne doit être «qu'à la condition qu'elle garde son individualité nationale clairement apparente» (12). Il est convaincu que, si l'Égypte empruntait les moyens de la civilisation européenne, elle serait capable de les adapter à sa réalité propre sans pour autant s'occidentaliser, car, écrit-il, «jamais l'Égypte ne recut d'ailleurs une science, une philosophie (13), une religion même (le christianisme en particulier), sans lui donner son empreinte, sans l'égyptianiser, si je puis dire» (14).

Est-ce trahison que de vouloir, tout en se réenracinant dans son passé, enrichir sa culture et profiter des résultats que d'autres ont acquis dans la marche vers le progrès de l'Humanité ?

Nous croyons tout simplement que T. Husayn a été vivement impressionné par ce que disait G. Lanson en 1917 : «Il en va d'une nation comme d'une personne. Celle qui s'enferme dans la contemplation de soi-même, et croit n'avoir rien

à recevoir de personne, s'épuise, s'ankylose, se dessèche plus ou moins vite. Sa lumière est condamnée à s'éteindre» (15).

C'est ce même humanisme, avec tout ce que ce terme comporte de bonté et d'amour pour l'Humanité, qui a poussé T. Husayn à œuvrer avec ardeur pour l'ouverture du monde arabe sur l'extérieur. Si, par exemple, il salue la traduction du *Livre de Morale* d'Aristote par l'égyptien Luṭfi as-Sayyid, c'est qu'il salue à travers cette traduction un nouveau pas vers le rapprochement de l'Humanité et l'ébranlement des frontières qui séparent les esprits. Il salue en Luṭfi as-Sayyid «un de ceux qui veulent éliminer les différends qui se dressent entre l'esprit oriental et l'esprit occidental» (16).

Si T. Husayn essaie, dans son *Mustaqbal at-taqafa fi Miṣr*, de rapprocher l'Égypte de l'Europe, de convaincre ses concitoyens qu'ils doivent suivre l'exemple européen, c'est qu'il croit que le progrès réalisé par les Européens dans le développement de la civilisation appartient à tous, et que les Égyptiens doivent en profiter comme ont profité les premiers Musulmans des civilisations grecque et persane (17). La civilisation européenne n'est donc pas l'apanage de l'Europe, mais de l'Humanité. Les Européens ne l'ont point, d'ailleurs, créée de rien. Ils en doivent beaucoup à la civilisation arabe, laquelle n'est pas non plus purement arabe. «Les Arabes n'ont pas inventé toute leur civilisation. Ils l'ont héritée en grande partie des civilisations persane et romaine, qu'ils ont connues par l'intermédiaire des peuples soumis» (18). Croire que l'Islam n'a rien reçu des autres et n'en a rien à recevoir, qu'il forme un monde à part, c'est là une erreur que commettent aussi bien les Orientaux que les Occidentaux par rapport à leur propre culture. C'est cette fausse thèse qui ne peut

(11) T. HUSAYN, *op. cit.*, p. 48.

(12) *Id.*, *Ḥadīṭ al-arabi'a*, III, Le Caire, Ma'arif, 1957, p. 50.

(13) *Étude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn Khaldoun*, Paris, Pedone, 1917, p. 212. T. Husayn note à ce propos, *ibid.*, : «On connaît l'originalité de l'école éclectique d'Alexandrie».

(14) *Ibid.*

(15) G. LANSON, *Essais de méthode de critique et d'histoire littéraire*, rassemblés et présentés par H. FEYERER, Paris, Hachette, 1965, p. 90.

(16) T. HUSAYN, *Ḥadīṭ al-arabi'a*, III, p. 50.

(17) *Mustaqbal at-taqafa fi Miṣr*, p. 50.

(18) *Étude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn Khaldoun*, p. 154.

que favoriser la division de l'Humanité que T. Husayn n'a cessé de combattre. Il écrit à André Gide :

«Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact : il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme; puis l'hellénisme, les civilisations iranienne et hindoue. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XVème siècle» (19).

Si l'Islam est arrivé à accomplir une telle tâche, le monde arabe doit actuellement s'ouvrir sur la civilisation et la culture occidentale, afin «de convaincre l'Europe qu'elle est maintenant en face d'un Orient libre et qui entend prendre sa part de responsabilité dans l'avenir humain» (20).

C'est ce même idéal, le rapprochement de l'Humanité, qui a poussé T. Husayn à saluer avec ferveur la naissance de l'UNESCO. En qui il voit une organisation destinée à travailler pour le bien de l'Humanité entière. Il lui assigne un rôle prophétique. Au-delà de «quelques problèmes scientifiques ou artistiques», écrit-il avec enthousiasme, l'UNESCO.

«a pour objet quelque chose de plus vaste et dont la signification est plus profonde : la réalisation d'une coopération entre les diverses nations dans tout ce qui touche à l'intelligence, au cœur et à la science de l'Humanité. Ainsi, cette organisation réunit des nations qui sont divisées, rapproche celles qui tendent à se séparer, essaie de les resserrer dans leur pensée et leur manière de vivre, dans leurs relations, et d'effacer, dans la mesure du possible, leurs différends et leurs désaccords» (21).

(19) Lettre de T. HUSAYN à A. GIDE, 5 juillet 1946, publiée par *Les Cahiers de l'Est*, 5ème volume, Liban, 1946, p. 177-178. Gide est entré en relation avec T. Husayn à l'occasion de la traduction de *La Porte Etroite* par N. al-Hakim. Gide prétendait que l'Islam incite à la sérénité, ignore l'inquiétude et que, par suite, le sujet même de *La Porte Etroite* ne saurait intéresser les Musulmans. «Si j'ai beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible, et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue..... A quels lecteurs pourra-t-elle s'adresser ? A quelle curiosité peut-elle répondre ?» (Lettre d'A. GIDE à T. HUSAYN, dans *Les Cahiers de l'Est*, *ibid.*, p. 176-177).

(20) Lettre de T. Husayn au directeur des *Cahiers de l'Est*, *ibid.*

(21) *Monde arabe* et UNESCO, traduit de l'arabe par *Les Cahiers de l'Est*, 11ème série, vol. 4-5, p. 82.

Cette organisation, souligne-t-il, mérite d'être encouragée. Elle le mérite, parce qu'elle aide les hommes à se comprendre, parce qu'elle aide l'homme à savoir dépasser les frontières de son pays et à penser et agir avant tout en tant qu'Homme.

«Quand cette organisation n'aurait d'autre but que d'essayer, dans tous ses actes et dans toutes ses réunions, de faire sentir aux nations que tout ce qui sort de l'intelligence, du cœur et de la conscience des hommes ne saurait dépendre des frontières et des intérêts matériels, que cela ne saurait être non plus l'apanage d'une seule nation ou d'un groupe de spécialistes, quand elle ne rendrait d'autre service que celui-là, elle mériterait encore d'être aidée par toutes les nations et soutenue par tous les gouvernements» (22).

Si cette organisation, estime-t-il, doit être encouragée par toutes les nations, elle doit l'être à plus forte raison par les Arabes. Car elle va rapprocher les esprits et aider, par une coopération culturelle universelle, à ce qu'il n'y ait plus ni Orient ni Occident; il y aura seulement l'Humanité.

«Il est encore un point que nous autres, citoyens du monde arabe, devrions rappeler et dont nous devons apprécier la valeur : c'est que le monde moderne a accusé les différences entre l'Orient et l'Occident, et que ni la politique, ni l'économie n'ont jamais réussi à combler le fossé qui les sépare. La science et la culture, au contraire, ne peuvent manquer d'y parvenir, parce qu'elles ne connaissent ni Orient ni Occident. Elles ne connaissent que l'être humain, où qu'il puisse être» (23).

Dans les circonstances les plus diverses nous voyons T. Husayn défendre et soutenir le même idéal, la même pensée : l'Humanité est une, toute frontière spirituelle ou culturelle doit être ébranlée. Il croit sincèrement

«que l'Humanité, à notre époque, n'a pas d'idéal plus sublime que son attachement à ce que les uns et les autres se comprennent parfaitement, se lient étroitement... de sorte que la différence des nations, des races et des milieux n'empêche pas l'Humanité de se sentir une unité dont les parties sont semblables, unies dans leurs intérêts, obligées de s'unir dans toute chose» (24).

(22) *Ibid.*, p. 84.

(23) *loc. cit.*

(24) *Rihlat ar-Rabi' wa s-Sayf*, Beyrouth, Dâr al-'ilm li-l-malâyin, 1964, p. 159.

Ni Orient ni Occident, mais seulement l'Être humain ou qu'il puisse être ! Nous tenons là, semble-t-il, une clef majeure de la pensée et de l'action de T. Husayn.

ANNEXE (*)

D'André GIDE à Taha HUSSEIN

Paris, le 5 juillet 1945

Monsieur,

J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu en compagnie d'arabisants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers après avoir goûté jusqu'à l'extase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. Mais jusqu'aujourd'hui si j'ai beaucoup reçu, beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible, et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue... A quels lecteurs pourra-t-elle s'adresser ? A quelle curiosité peut-elle répondre ? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompé-je ? Il se peut. Mais je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'a formés et éduqués le Coran. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité !

Enfin, de tous mes livres, il n'en est point, eussé-je pensé, de plus étranger à vos préoccupations que ma *Porte Etroite*. En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude ? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous ? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans ma *Porte Etroite* assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments ?

J'attends le succès de votre traduction pour le savoir et, quoi qu'il advienne, veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux

André Gide

La lettre que voici pourrait, je pense, tenir lieu de cette introduction que vous me demandez pour votre traduction.

* * * *

(*) Avec l'aimable autorisation de la Revue *Les Cahiers de l'Est* nous reproduisons ici trois documents publiés dans son tome 5, 1946, p. 177-79.

De Taha HUSSEIN à André GIDE

Le Caire, le 5 juillet 1946

Monsieur,

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays, soumis à l'influence du désert voisin.

Vous avez vu d'autres musulmans, bien au courant peut-être de votre culture occidentale, mais à coup sûr très familiarisés avec notre culture orientale. Quant aux arabisants qu'il vous a été donné de connaître, ils se souciaient, comme c'est leur métier de le faire, plus de la lettre que de l'esprit des textes. Les uns pas plus que les autres n'étaient en mesure de vous donner une idée exacte du Coran et de son influence sur les intelligences et les cœurs. Loin d'inviter à la tranquillité, l'Islam pousse l'esprit à la réflexion la plus profonde et suscite l'inquiétude la plus tourmentée. Les cinq premiers siècles de son histoire en sont la preuve la plus convaincante.

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'angoisse que l'Islam a soulevé dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique.

Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact : il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commenté par recevoir Judaïsme et Christianisme; puis l'Hellénisme, les civilisations iranienne et hindoue. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XVème siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien.

Vous surprandrais-je si je vous disais que la *Porte Etroite* n'est pas le premier de vos livres traduit en notre langue ? De la *Symphonie Pastorale* il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe plus d'une fois éditée. Une traduction de *L'Ecole des Femmes* a suivi celle de la *Porte Etroite*. On projette d'offrir aux lecteurs d'ici *Les Faux Monnayeurs*. Peut-être traduira-t-on bientôt *Les Nourritures terrestres*, *Prométhée* ou *Paludes*.

Il mérite certes votre confiance cet Orient arabe qui répand votre message comme il l'a fait jadis des maîtres de l'antiquité. Et comprenez notre joie de vous avoir parmi nous au moment que deux de vos œuvres vont être connues du grand public musulman. Heureux serions-nous si leur succès pouvait vous assurer que l'Islam sait recevoir comme il sait donner.

Taha HUSSEIN

* * * *

De Taha HUSSEIN au Directeur
de la Revue *Les Cahiers de l'Est*

Monsieur le Directeur,

J'ai lu votre revue depuis sa parution et je tiens à vous en féliciter. J'en félicite également tout l'Orient arabe, car vos *Cahiers* sont le message que, conscient de son passé, averti de ses devoirs envers l'avenir, l'Orient livre à l'Occident. Les bonnes revues en langue arabe sont nombreuses, mais leurs lecteurs sont exclusivement arabes. La vôtre s'adresse à l'Orient cultivé ainsi qu'à l'Occident directement, dans une langue qui est, par excellence, celle de la culture. J'ai dit ailleurs la collaboration de l'Egypte et du Liban depuis l'avènement de l'Hellénisme, pour sauvegarder d'abord la culture grecque puis celle de l'Islam. Depuis le XIXème siècle, cette collaboration a pour but de diffuser la culture occidentale. Votre revue est une illustration de cette vérité historique.

Puissent nos deux pays voir se resserrer encore leurs liens culturels, afin de convaincre l'Europe qu'elle est maintenant en face d'un Orient libre et qui entend prendre sa part de responsabilité dans l'avenir humain.

Tout, en Orient et surtout sur les bords orientaux de la Méditerranée, me fait penser qu'un jour viendra, très proche, où le monde arabe, ayant vu ses revendications politiques satisfaites, s'adonnera, avec la liberté et le loisir nécessaires, à la diffusion et à l'épanouissement de la culture. Il me plaît de rêver au jour où, une amitié sincère et libre régnant sur les deux côtes de la Méditerranée, les nations arabes et latines se prêteront un secours mutuel pour veiller à la sauvegarde de leurs civilisations classiques, exposées, depuis les deux guerres mondiales, aux plus graves dangers.

Votre revue, Monsieur le Directeur, sera, je le crois, un des facteurs essentiels dans la réalisation des espoirs du monde arabe.

Croyez, Monsieur le Directeur, à mes sentiments de vive sympathie.

Taha HUSSEIN